

**DOSSIER
DE PRESSE**

i
ssue

Laurent Delecroix
& les étudiant.es
d'hypokhâgne /khâgne
spécialité arts

Exposition du 24 mars au 19 avril 2026
Vernissage : mardi 24 mars 18h30
Visites guidées par les étudiant.es.



ARTS CONTEMPORAINS ARRAS
CITE SCOLAIRE GAMBETTA-CARNOT

EXPO/ART CONTEMPORAIN

24 MARS → 19 AVRIL 2026

I SSUE

Laurent Delecroix

& les étudiant.es d'hypokhâgne/khâgne Art

L'exposition ISSUE restitue la résidence de recherche de l'artiste Laurent Delecroix à L'être lieu. Elle se déploie comme un dispositif spatial et narratif, où des formes autonomes dialoguent à distance, selon une organisation fondée sur la répétition, la retenue et la précision.

Structurée autour de cellules architecturales construites in situ, l'installation engage une perception fragmentée de l'espace. Aucune vision d'ensemble ne s'impose : les œuvres apparaissent par le déplacement, les angles de vue et les écarts. Le spectateur est invité à composer sa propre traversée, entre seuils, mises à distance et ouvertures successives. Ancrée dans une tension entre rigueur constructive et expérience sensible, la pratique explore le champ du monochrome, la matérialité et la trace pour faire émerger une résonance intérieure.

En dialogue avec l'histoire du territoire, notamment le chantier de l'Abbaye Saint-Vaast*, l'exposition propose une expérience du visible qui se construit autant par ce qui est montré que par ce qui demeure en retrait. Le projet s'affirme enfin comme une œuvre collective : les créations végétales, textiles et mémorielles des étudiants investissent les structures de l'artiste, en déplacent les équilibres et prolongent la narration dans un espace partagé.

* En partenariat avec le Musée des Beaux-Arts d'Arras, avec le prêt de l'œuvre de Pierre Boel, *Les animaux sortis de l'arche*, huile sur toile, XVII^e siècle, 273 x 192,5-cm. (voir page 64).

CE QUI APPARAÎT DANS L'ÉCART

Laurent Delecroix

L'installation se construit comme une scénographie minimale et narrative, où chaque élément agit comme un fragment de langage. Les formes restent autonomes, mais dialoguent à distance. Elles fonctionnent comme des mots, des souffles ou des sons, disposés dans l'espace selon une syntaxe discrète.

L'ensemble repose sur une tension entre morphose et anamorphose. La morphose apparaît dans la manière dont les formes se transforment en se répondant : cellules alignées comme des respirations, structure métallique qui évoque une partition ouverte, déploiement du pigment de la lumière à la couleur. L'anamorphose se joue dans la perception : aucune vision globale ne s'impose, certaines pièces échappent, d'autres n'apparaissent qu'en mouvement. L'œuvre se révèle depuis des angles multiples, sans jamais se fixer totalement.

Au cœur de cet ensemble, seul le rossignol prend la parole. Son chant, diffusé depuis le tableau orange, ne cherche jamais à se localiser. Il glisse dans l'espace comme une présence insaisissable, un fil d'air qui accompagne le spectateur où qu'il se tienne. On ne marche pas vers lui ; c'est lui qui nous suit, égal, continu, presque intérieur. Cette voix unique relie ce que l'œil ne peut réunir. Elle traverse les formes comme une respiration profonde, s'attache aux vides, se

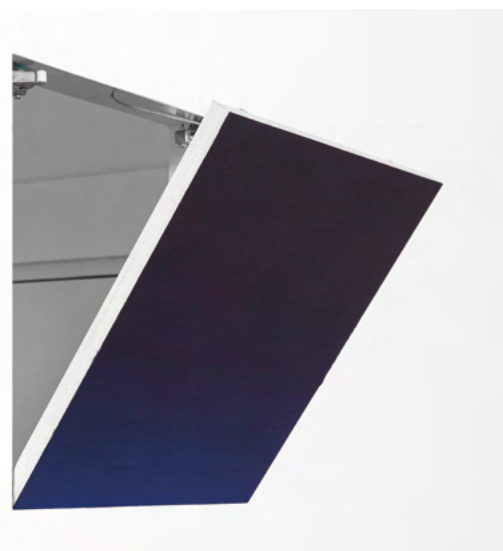




dépose sur les intervalles. Le rossignol devient alors l'axe invisible de la narration : une présence qui ne montre rien mais qui ouvre tout, un souffle tenu qui éclaire silencieusement l'écart entre les pièces.

La scénographie ne sert pas d'arrière-plan ; elle fait partie de l'objet. Elle organise les écarts, les rapports de distance, les seuils et conditionne la lecture. Les éléments pris isolément conservent leur autonomie, mais c'est leur mise en relation et cette présence sonore persistante qui ouvrent la narration.

Ce qui est montré se construit sur ce qui est retenu ; ce qui est vu dialogue avec ce qui n'est qu'entendu. La position du spectateur est déterminante. Il n'a jamais toutes les pièces devant lui ; il doit composer sa propre traversée, circuler, manquer, recomposer. En se déplaçant, il devient l'opérateur de la forme : celle-ci se fragmente ou se rassemble selon son regard. Le chant du rossignol, lui, demeure, comme une adresse continue, un point fixe dans un territoire d'incertitudes. L'installation propose ainsi un intérieur qui reste à distance, une structure que l'on pourrait habiter sans jamais la posséder. Traverser cet espace, ce serait entrer dans la narration, devenir acteur ou interférence, participer à l'équilibre fragile entre visible et invisible qui constitue la forme de l'œuvre. ▲



Ce que tient le rossignol

Laurent Delecroix, novembre 2025, installation à L'être lieu

F_1,8_KN_0,9_CL_V3,4, 2025, réalisation *in situ*, moulage, enduit, peinture acrylique.

Romantic, 2024, peinture acrylique au pinceau sur toile, bouteille de plongée, air oxygène, porte-vents, rossignol d'orgue, dimensions peinture : 62 x 52,5 cm.

Araucaria araucana, 2024.

Connector, 2024, trappe de visite en aluminium, feuille de plâtre, peinture acrylique au pinceau, 30 x 30 cm.

2 Sigma V2, 2024, diptyque, peinture acrylique au pinceau sur châssis aluminium/bois, 220 x 136 cm x 2 pièces.

UNE RIGUEUR SUAVE

Claire Colin-Collin

Artiste née en 1973, vit au Pré-Saint-Gervais (93)

clairecolin-collin.com

/ Tout au long de ma vie, la question de la beauté se pose. Qu'est-ce qui est beau, mais surtout : qu'est-ce qui est beau pour moi, selon moi ? Qu'est-ce qui me fait l'effet de la beauté, qui m'en fait venir le goût ?

Quelqu'un l'a fait. Quelqu'un a voulu le faire. Quelqu'un a voulu le faire exactement comme ça. Dans sa vie, à ce moment-là, il en arrive à vouloir faire ça exactement comme ça.

C'est ça qui est spécial. C'est ça qui est important.

On ne peut pas savoir tout ce qui l'amène là. Mais seule sa vie à lui amène exactement là. /

Sa peinture ne se dissocie pas de l'espace dans lequel elle s'inscrit. La couleur découpe et crée l'espace. La peinture est avec le mur et le sol.

J'étais dans une pièce et il y avait une œuvre de Laurent Delecroix que je ne voyais pas. L'œuvre était là et je la cherchais : elle était dans mon dos comme un point aveugle entre les omoplates.

Il y avait dans cette pièce une douceur dont je ne savais pas encore que ça venait d'elle (et ceci me fait penser à *India Song*, le film de Marguerite Duras, mais je ne sais plus pourquoi et c'est peut-être précisément cet oubli que je veux dire. Je sais tout de même la voix, lente, de Jeanne Moreau qui dit :

« Chanson, toi qui ne veux rien dire - Toi qui me parles d'elle - Et toi qui me dis tout. »¹

On a bien compris que l'abstraction ne voulait rien dire. Qu'elle voulait plutôt être.

En ce sens, l'œuvre de Laurent Delecroix est abstraite. Mais elle est surtout très concrète : car elle s'accommode d'un araucaria, de portes de placard et de sons soufflés par des bouteilles d'oxygène. Elle écarte ainsi toute dimension symbolique. Il est question de présence. Présence de quoi ? Un passage. Une transformation de la couleur.

/ Comment une forme décrit son histoire, l'histoire de sa formation ? Quelles informations rend-elle visibles à ce sujet ? Lesquelles dissimule-t-elle ?

En regardant une montagne, on peut lire la façon dont la terre s'est plissée pour la créer. En regardant des rides, on peut lire certaines expressions du visage qu'elles ont marqué. Les cernes du tronc nous disent son âge. Les sécheresses, les incendies. /

Présence de quoi ? Présence des gestes disparus de l'artiste. Les gestes ont eu lieu : ils ont délimité des surfaces et gradé la couleur. Ces surfaces sont là, elles composent avec l'espace et elles composent l'espace. Je pense à la peinture en tant qu'acte plus qu'en tant que forme. Ce rectangle de Lascaux, dessiné sur la paroi rocheuse, a-t-il un autre sens que celui d'avoir été tracé ?

Je me pose la question des actes que Laurent Delecroix décide de faire. De ce qui l'amène là, précisément : là où il décide précisément de faire apparaître, à Valenciennes, de façon si ténue, un rectangle blanc, brillant, sur un mur blanc, mat. En léger contre-jour. Précisément.



Laurent Delecroix, **3 Sigma V1**, 2025, diptyque, peinture acrylique au pinceau sur châssis fabriqués en bois, 45 x 130 cm

Que fait-il exactement ? Il décide d'un protocole précis. Dont il dit que les méthodes sont empruntées à son passé dans l'industrie pharmaceutique. Il dit aussi : « *Tout doit être rangé à un poil près dans un désordre fulminant* », citant Antonin Artaud.

Rangé dans un désordre. Cet oxymore pourrait désigner l'objet de sa recherche ? Quelle drôle de combinaison. Angles acérés et couleurs pastel. C'est aride et tendre. Il a choisi un format, une façon de passer la couleur, un nombre de surfaces, une place, ou une position, un angle, un écart.

Le protocole est-il mis en place pour que l'essentiel lui échappe ? Ce qui échappe à la méthode et relève de la caresse. Ce qui échappe au programme - c'est-à-dire à la possibilité d'être programmé - serait justement ce qui apparaît ? La catastrophe à laquelle ça échappe (la défaillance d'un outil, le tremblement, la déviation : le geste incontrôlé) ? Le protocole servirait à mettre en danger sa propre réalisation. Ouvrant la béance de tout ce qu'il n'est pas, il nous oblige à chercher ailleurs, à habiter le vide qu'il fait résonner. Est-ce qu'il s'agit de réduire la gourmandise au minimum, c'est-à-dire de préférer la fougasse à la charlotte aux fraises ?

Un protocole « *rangé à un poil près* » qui met au défi le pouvoir du peintre, pour en faire « *le non-pouvoir du peintre* »². Ce non-pouvoir donne lieu à la puissance de transformation de la peinture : le seul recouvrement, qui métamorphose la surface³. Ainsi ce sont les surfaces peintes qui viennent à notre rencontre. Elles viennent faire face à nos corps, se faire embrasser par notre regard.

Face au ciel, pourquoi s'accorde-t-on à trouver qu'un coucher de soleil est beau ?

Parce qu'on n'y comprend rien ? Parce qu'on y voit l'espace infini, changeant avec la couleur ? Parce que ce qu'on voit s'échappe aussitôt vu, se dissipe et cette vision insaisissable, disparaissante, nous fascine. Une intensité qui nous suspend. Une preuve que le jour va revenir.

Cette dégradation de la couleur, ce flou, nous donne une saveur de délicatesse. La douceur d'une nuance, entre deux états.

Et qu'est-ce qui différencie la beauté troublante de la tache de lumière restée sur l'œil de celle de la beauté d'une peinture de Vincent Dulom ? Elles auraient toutes deux l'étrangeté d'un hématome ? Il a fait cela : ce rouge déposé sur une surface. Ce rouge palpite. Ce rouge ne se laisse pas saisir. Est-ce que ce rouge n'a lieu que dans mon regard ? Est-ce que ce rouge ne bat que pour moi ? Il me parle : il est celui que je vois quand je vois le sang dans mes paupières, face au grand soleil les yeux fermés. La couleur qui traverse la peau ; la couleur qui traverse. Le flux de la couleur. Cette beauté parle indistinctement à mon corps, à mon histoire. Cette beauté touche une part insaisissable de ma mémoire.

En vieillissant, je sais que je sais de moins en moins de choses. Mais je les sais plus précisément. Et j'ai compris récemment quelque chose dont je suis sûre : un mort n'est pas beau. Un mort est le contraire de la beauté. Parce qu'il n'y a personne dans ce corps. Il n'y a plus personne dedans.

Est-ce que la contemplation de ces luminosités évanescences nous éloigne du monde ? Ou au contraire nous y introduit ? De quoi s'abstrait le peintre abstrait très concret ? De l'industrie pharmaceutique ou du désordre ?

L'abstraction s'est fondée sur des refus⁴. Elle refuse l'échelle de la représentation pour avoir lieu à l'échelle 1. L'échelle est celle du corps du peintre et du corps de la personne qui regarde. C'est ce que nous dit la branche d'araucaria (dit « *dé-sespoir du singe* ») en voisinant avec les peintures, nous faisant passer de l'abstraction à l'installation. Associant la trivialité des meubles IKEA au sublime des apparitions de couleurs, Laurent Delecroix dessine l'amplitude des possibles et des choix. Il désigne peut-être ce grand écart dont chaque être humain est capable. Du plus dur au plus doux. Dont chacun.e est chaque jour responsable. ▲

1- Chanson écrite par Marguerite Duras sur une musique de Carlos d'Alessio, 1976.

2- Citation de Laurent Delecroix.

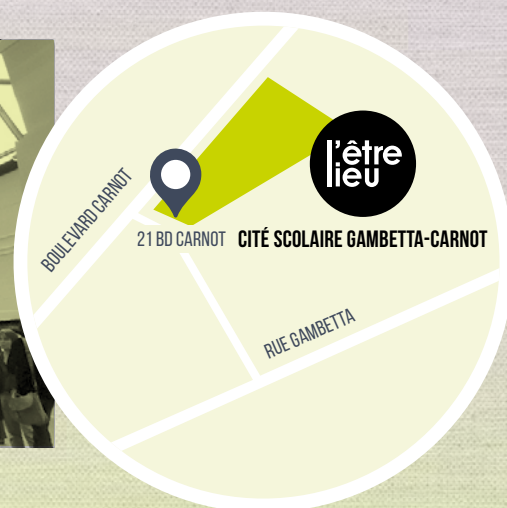
3- Patrick Chamoiseau différencie le pouvoir de la puissance dans *Que peut la littérature quand elle ne peut ?*, Éditions du Seuil, 2025

4- Éric de Chassey nous rappelle sa dimension politique dans *La Peinture efficace*, Éditions Gallimard, 2001.

issue

Laurent Delecroix
& les étudiant.es
d'hypokhâgne / khâgne
spécialité arts

Exposition du 24 mars au 19 avril 2026
Vernissage : mardi 24 mars 18h30



ARTS CONTEMPORAINS ARRAS CITE SCOLAIRE GAMBETTA-CARNOT

L'être lieu est une association à but non lucratif
fondée en 2012 par des professeurs et des élèves.
En tant que laboratoire d'une réflexion sur l'art
contemporain, L'être lieu se définit sur des identités
plurielles : lieu de résidence, d'expériences
pédagogiques et de création artistique.

Association L'être lieu
21 bd Carnot - 62000 ARRAS
letreliu@hotmail.fr
facebook > L'être lieu

letreliu.com

Crédits © Photos des œuvres reproduites de Laurent Delecroix.

Co-residence
artistique avec



À L'être lieu, ISSUE engage le corps. Des cellules construites *in situ* dessinent un parcours de silences, de distances et de seuils. Le regard ajuste sa position, le souffle change, la matière impose son rythme. Rien ne se livre d'un seul point de vue. Quelque chose se joue dans l'avancée, à mesure que l'on accepte de perdre ses repères. Une expérience qui ne se raconte pas, mais se vérifie dans le déplacement. Ici.